

10-13-2022

Le lion de mer et la fourmi

Marie Pascal
King's University College



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Follow this and additional works at / Suivez-nous ainsi que d'autres travaux et œuvres:

<https://scholars.wlu.ca/thegoose>

Recommended Citation / Citation recommandée

Pascal, Marie. "Le lion de mer et la fourmi." *The Goose*, vol. 19 , no. 2 , article 7, 2022,

<https://scholars.wlu.ca/thegoose/vol19/iss2/7>.

This article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in The Goose by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact scholarscommons@wlu.ca.

Cet article vous est accessible gratuitement et en libre accès grâce à Scholars Commons @ Laurier. Le texte a été approuvé pour faire partie intégrante de la revue The Goose par un rédacteur autorisé de Scholars Commons @ Laurier. Pour de plus amples informations, contactez scholarscommons@wlu.ca.

MARIE PASCAL

Le lion de mer et la fourmi

Papa s'en allait sur la berge, petit insecte insatisfait et grondé qui allait bientôt disparaître. Il allait mourir. Il le fallait. Il le savait et nous le savions tous. Maman, sur ses fesses charpentées, le poursuivait de son front rageur, attendait le moment où. Nous avons pourtant partagé un repas tranquille, pour une fois, alternant entre baignade salée et repos sur la plage, mouillés et séchés instantanément par les tendres rayons de mai. Les vagues apaisaient notre famille de leur chant voluptueux et nous avons salué la marée dans un recueillement rare. Rien ne pouvait plus nous tomber dessus, croyions-nous sottement et, bercés par cette certitude, nous avons trouvé bon de nous emplir de nourriture.

Mais maintenant, papa devait mourir. Cette inéluctable réalité l'avait toujours traqué dans ses moindres retranchements, dans ses plus tendres attentes, du jour où il avait rencontré celle avec qui il lierait son destin. La grande vengeance de la féminité flouée depuis la nuit des temps, telle une mante religieuse repue de la semence, allait commencer de le grignoter pour n'en laisser bientôt que la piteuse enveloppe charnelle que nous envisagions aujourd'hui.

Nous étions tous trois nés de cette engeance dissociée. Quels ébats innommables avaient été à la source de notre naissance, aucun d'entre nous ne souhaitait y songer... Alors que tous deux avions été témoins de l'aube de notre petite sœur chérie, nous n'avions eu de cesse de désirer son trépas avant qu'elle ne mesure l'étendue de notre honte. Pourtant, en ce jour, nous avons cru devenir autre chose. La journée s'était déroulée sans heurts et nous croyions échapper à un mauvais rêve, sur ce littoral paisible qui s'allongeait à perte de vue.

Trois victimes plus une consentante. Une hydre contre nous tous. La victoire de V, notre mère, s'étendait sur nous comme l'ombre d'un nuage à travers la berge où s'éloignait à jamais K, notre père déchu. Papa s'en allait, fuyait la dispute, le courroux d'une femme tyrannique qui n'avait de cesse de l'humilier, de le réduire aux derniers bastions de sa conscience d'homme faible.

Toujours, la noirceur de notre mère nous avait terrassés. Forte et vigoureuse, pleine de tous les muscles saillants qui brillaient sous l'ébène, V déployait ses attributs véritables, sorcière lucide

devant son emprise hypnotique, régnant sur les humains, contre eux, tous. Elle avait eu une enfance douteuse, dans un quartier défavorisé d'où viennent les personnages les plus terribles, et empruntait un air contrit quand on lui faisait remarquer son caractère abominable, prétextant qu'il n'en était qu'une conséquence. Cela se devait d'excuser ses comportements répréhensibles. Depuis notre naissance, à C et moi, nous restions impassibles devant les chamailleries de nos parents, deux pierres jumelles plongées dans l'indicible. Allant de la remarque dévastatrice à l'attaque frontale, la grande Médée venait de démontrer par A+B à ce piètre mari qui s'avérait être notre père l'étendue de sa déraison, à quel point son comportement n'était pas à la hauteur de ses attentes à elle, notre mère impérieuse, et qu'il faudrait tôt ou tard prendre une décision. Ignorant les larmes de la plus fragile d'entre nous, notre petite sœur-éponge, V avait mis à bas celui qu'elle nous avait pourtant choisi comme géniteur, n'épargnant ni sa salive ni ses menaces.

Après quelques balbutiements peu convaincants, K admit précipitamment que V avait raison sur toute la ligne. Oui, il avait non seulement oublié d'apporter les fruits qu'elle avait choisis entre tous, mais aussi était-il resté habillé comme un jour travaillant, nonobstant le beau veston qu'elle lui avait offert, et qu'il allait certainement, comme à chaque fois, souiller, trouer, bref, réduire en miettes. K était, il le concédait lui-même, un imbécile, un sans-égard. Il implorait son pardon, confus, ne sachant comment s'abstraire de notre présence devenue gênante.

De ce mea culpa pathétique, tous deux avaient tiré les conclusions escomptées. V avait toujours su que son mari était d'une essence inférieure à la sienne : sa peau elle-même trahissait son inconsistance. Cette dispute qu'elle avait encore gagnée ne lui faisait pas changer d'idée : il était et serait toujours irrécupérable. Quant à K, il comprit une fois pour toutes qu'il devait disparaître de la surface de ce globe. Sa mort coïnciderait alors, pensa-t-il, avec l'avènement de celle qu'il n'avait jamais cessé d'admirer. Débarrassée de ce boulet, de cette absolue nullité, V referait sa vie sans contraintes, utiliserait son énergie à des sujets plus gratifiants que celui d'apprendre les bonnes manières à K, cet insecte nuisible.

Leurs trois enfants, nous trois, trois paires d'yeux larmoyants sur cette scène tragique, ne disions mot. Nous savions pertinemment être les témoins de la dernière altercation entre nos géniteurs, et que nous étions, à partir de maintenant, orphelins de père. Ces parents qui nous avaient forgés à leur volonté, modelés, ces véritables figures divines, allaient ici se séparer pour toujours, non comme le font les gens raisonnables à coups de procès et de démarches légales, mais en ponctuant la vie de l'un d'entre eux d'un point final. Aussi, maman allait-elle s'occuper de nous jusqu'à notre majorité après avoir payé les frais de l'enterrement d'un homme que, si on me pardonne cette mauvaise pensée, elle n'avait aimé qu'à reculons.

Conscient que leur relation avait toujours été d'une dissymétrie criante, je convoquai mon jumeau du regard afin de savoir s'il trouvait, lui aussi, qu'il ne fut pas quelque peu étrange que papa ait choisi, de tous les points de l'horizon, celui qui se trouvait exactement entre la position de V et la nôtre. Il s'éloignait en effet sur la plage à distance exacte entre nous et elle, pointe d'un triangle isocèle qui s'étendait maintenant sur plusieurs kilomètres. Cherchait-il, dans un

sursaut d'affront que seule la certitude de sa mort prochaine lui permettait, à s'asseoir une fois, une seule et misérable fois, au sommet de notre famille ? Alors qu'elle nous observait sous ses beaux sourcils, ma mère comprit l'objet de notre attention : l'être insipide était en train de former une pyramide, offrant entre lui et nous un pont qu'elle ne pouvait emprunter qu'en passant par lui. V se leva de sa serviette en rugissant. Comme elle était impétueuse, notre mère ! Quelle force brute, quelle souplesse dans ses longues jambes ! Mus d'un appétit féroce, ses membres se détendirent et elle fondait déjà en direction de sa proie, la soumettant d'abord de sa taille monstrueuse puis rapetissant à son tour jusqu'à n'être plus qu'un point noir dans l'horizon du soir.

C, D et B, laissés seuls sur la rive où flottaient des déchets marins, se mirent à grelotter. Ces trois adolescents sublimes envoûtaient de leur candeur. Leurs yeux aux teintes vertes, luisants, se palpaient mutuellement, vérifiant les battements du cœur des autres. Une véritable identité collective émanait de ce petit groupe formé des aînés, sages comme des pierres tombales, et d'une petite sœur qu'on n'avait de cesse d'épargner bien qu'elle fût déjà grande. Le plus vieux des trois l'aida à se relever de la serviette humide où elle s'était liquéfiée, l'accompagnant jusqu'à ses bras solides. En un éclair, leurs peaux s'enchevêtrèrent, indissociables. La masse de leurs corps tressaillait tendrement, dans un rythme connu d'eux seuls, celui de l'effroi, balayant leur torpeur habituelle. Ils refusaient, interdits, de tourner le regard vers l'horizon incertain, prévoyant l'affrontement comme s'ils y étaient. Ils ne voulaient pas savoir que bientôt, l'un des deux prendrait le dessus sur l'autre, l'enfoncerait dans le sable jusqu'au cou pour le laisser ressasser jusqu'à ce que mort s'ensuive, l'impertinence de sa conduite.

C'était un fait connu, en effet, que nul n'avait le droit de choisir sa place dans l'univers, du moment qu'il s'agissait d'avoir pour spectateur notre mère. Aussi avait-il été décidé, dès notre naissance, que D, le plus jeune des jumeaux, serait le plus convoité, que C se contenterait de me suivre et de ramasser les miettes. Découlait aussi de la volonté maternelle le statut de déesse de B, dont le premier souffle avait coïncidé, dans tout le quartier, avec l'avènement d'une princesse promise à un avenir éblouissant. La seule fille de V devait pour sûr être à la hauteur de ce que sa mère n'avait pu, parce qu'elle avait épousé notre nullité de père, atteindre. B aurait donc tout ce qu'elle devait avoir, ses désirs seraient assouvis avant même qu'ils ne prennent forme dans son esprit. Elle bénéficierait de la meilleure éducation, du meilleur coiffeur, de la plus belle collection de timbres si c'était ce qu'elle désirait. Ses pensées étaient des ordres et ses frères n'y virent jamais d'inconvénient, trop heureux d'être tombés dans leurs propres peaux et d'être deux pour en jouir.

Contrairement aux espoirs de V, B, déçue et anéantie jusque dans la source de sa féminité naissante, se mit à craindre jusqu'au pet d'une mouche. Ne voulant pas voir le tort qu'elle faisait à sa fille chérie tout comme elle ne pouvait concevoir un divorce comme alternative à ses dissensions avec son père, V pensait offrir à sa fille ce dont elle avait été privée, la protéger contre ses propres démons, ses angoisses enfouies. Elle clamait avoir frôlé de justesse la maison close, jetée à la porte par un père acariâtre qu'elle avait refusé alors que, depuis la mort de sa propre mère, elle le servait et nettoyait son taudis. C'est ce tableau de soumission d'une beauté que tout portait à la rébellion qui avait réveillé celui qui allait devenir notre père : K

l'avait emportée sur son cœur, lui avait rendu sa liberté et la désertait maintenant pour les mêmes raisons. Aussi étaient-ils tous deux soudés irrémédiablement l'un à l'autre. La seule fausse note à cette relation fusionnelle fut que le ciment qui les liait, ils y étaient pareillement allergiques. Malheureux tous deux ensemble, prisonniers l'un de l'autre, ils n'avaient jusqu'à ce jour trouvé aucune solution convenable. La disparition de K leur était aujourd'hui apparue comme la simple résolution d'une guerre ancestrale : elle devait être consommée au plus tôt et cette plage déserte, égayée par le soleil couchant que trop souvent l'une voulut observer, l'autre avait raillé, allait en être le témoin pour l'éternité.

Trois animaux perdus, soudés par les liens de la fraternité humiliée, commençaient à trouver le temps long. Il semblait que leurs parents étaient partis depuis une année entière. Abandonnés à la fraîcheur du vent marin qui s'était levé, ils partageaient leurs sentiments, leurs censures, les deux grands tentant de revigorer la petite. Ils commençaient, au lycée, leurs cours de philosophie et, forts de leur droit d'aînesse, démontraient à B qu'il fallait transcender les misères terrestres, car elles étaient celles de leurs parents. B buvait ces paroles rassurantes, s'engouffrait à travers cette porte ouverte sur un paradis qu'elle n'avait jusque-là aperçu qu'en rêve. Le vent et les effluves marins réveillaient en elle des voluptés de chair qu'elle ne prenait jamais le temps d'accueillir. L'absence des têtes de la famille lui permit furtivement de se repaître de l'enseignement de ses idoles.

Elle commença à ressentir.

Timide et réservée, cette jeune fille avait toujours trouvé le moyen de voiler sa beauté sauvage dans le trou profond que réservait, autour d'elle, sa tignasse noire. Tandis que D, accompagné de C, levait sur la vie un visage radieux, plein de candeur et de bonté, B baissait la tête et souriait diaboliquement, comme pour elle seule. Les premiers rayonnaient, la seconde s'enflait d'une vivacité autarcique. Reconnaissant être le double de sa mère par sa beauté et sa force de persuasion, B travaillait à s'en émanciper par le silence, le repli, et imaginait déjà, à 16 ans, entrer dans les ordres. Rien de terrestre n'attirait l'adolescente qui avait été écœurée par la profusion qu'on lui offrit toujours. Rien ne la faisait plus vibrer que le dénuement, la simplicité et surtout, l'espoir de devenir bonne, de perdre à jamais les attributs profus qui mettraient en danger quiconque posait les yeux sur elle. D la comprenait en cela, cet esclave de l'amour qui faisait chavirer les cœurs et qui venait, sans que cela outrepassse la frontière de ses lèvres, de devenir père.

Les jumeaux avaient en effet appris que la tenancière du bar où ils sortaient souvent avait donné naissance à un magnifique petit garçon aux yeux mordorés. Instantanément, les pupilles de C s'étaient dilatées. Déserté de toute couleur, le visage de D l'avait fixé à la manière des bêtes traquées. Ainsi les jumeaux appréhendèrent-ils, l'espace d'une seconde de clairvoyance, le fait impitoyable que, bien qu'il soit son père, D ne connaîtrait jamais cet enfant. Il leur faudrait couper les langues bien pendues, mutiler les implicites malvenus. En comptant D, l'enfant avait un surplus d'atouts dans la vie... mais avec D, il avait un père de trop.

Depuis ce jour, D avait changé. Pendant plusieurs semaines, il refusa d'aimer les femmes qui estimaient encore que c'était son devoir. Il les repoussa d'abord mollement, prétextant avoir attrapé une maladie, puis se contenta de sombrer dans le silence. Comme il s'enfonçait dans la mélancolie, son frère l'exhorta à s'ouvrir puis à dire la vérité à qui de droit. Mauvaise idée que celle de C qui précipita son alter ego dans la défaite : D essuya la pire des humiliations, se vit refusé par celui qu'il aimait au plus tendre de son secret et, déserté par la vie, il ne parla plus jamais d'amour. C'est-à-dire qu'il ne parla plus. Muet comme une carpe.

Bien que B ne connût jamais ces éléments, elle croyait humer une vague odeur de perte à chaque apparition de ses frères. Entravés l'un par l'autre, ils ne savaient plus sortir ni s'amuser. Les éclats de rire venus de la chambre voisine s'étaient tus, l'atmosphère familiale devint délétère et B, plus qu'eux-mêmes, s'en trouva déstabilisée. Elle était née de ces rires, s'était émancipée du giron maternel grâce à ces rires et voilà que maintenant, nul trille magique ne passait plus le seuil de leurs lèvres pulpeuses, figées dans une moue stérile. Les larmes avaient séché. La trace du sel se résumait à celui que laissait l'embrun, mais les trois adolescents venaient de renouer leur pacte et B fut accueillie dans leur force jumelle.

De loin, on aurait pu dire que rien n'avait changé. Rien n'avait bougé. Tout était coi. L'explication avait eu lieu à leur façon, en silence, bataille de ces regards fluorescents qu'ils avaient en commun. La noirceur de leurs visages accentuait leur gravité, à ces hommes et femme fatals. Ils comprenaient, à l'attraction qu'ils avaient les uns pour les autres, celle qu'ils suscitaient. S'en trouvaient effrayés jusque dans leur fibre. Ils imputaient cette criante supériorité à V qui semblait, d'ailleurs, ne jamais vouloir revenir. « Ça fait longtemps maintenant... », chuchota l'un ou l'une d'entre eux. La grisaille de la nuit les enveloppait presque totalement. Un linceul de velours berçait ces enfants perdus, abandonnés par d'obscurs parents qui devaient bien en avoir fini avec leurs affaires et qui trouvaient bon, sans doute, de laisser mijoter leur progéniture.

Il devint impossible de discerner l'horizon. En tant qu'aîné, C prit l'initiative d'entraîner son frère et sa sœur dans la voiture qu'on avait eu la décence de laisser ouverte. On ne l'y reprendrait plus, aux pique-niques-détente en famille, se dit-il, plus déterminé que jamais à en finir avec ces parents méprisables. Personne n'osait énoncer les quelques mots qui brûlaient les lèvres. Soudain, B éclata en sanglots. Une chevelure immense jetée au travers du visage, son corps se secoua en petits mouvements énergiques, irrépressibles, nerveux. B ne comprenait pas que ses parents puissent ainsi se haïr sans crainte de gâcher à chaque fois les moments d'intimité familiale alors que leurs enfants se pliaient en quatre pour montrer le meilleur d'eux-mêmes. B n'en finissait pas, l'abcès percé suintait sous le regard navré de ses frères. Jamais ils ne pourraient réparer la honte d'être mal-nés—et D pensa à son enfant qui ne saurait jamais qu'il avait été conçu lors d'un coït pathétique, dans les toilettes minables d'un bar minable, coït même pas d'amour, mais de mal d'amour entre une femme insipide et un adolescent perdu. La vie était-elle à ce point dégueulasse...

De la plage, on apercevait à peine les ombres qui secouaient la voiture de sanglots. On aurait pu croire, justement, que ce coït auquel pensait D se passait là, maintenant, devant nos yeux de

voyeurs malsains. Ou alors, que la voiture était vivante, qu'elle ne tenait plus en place après cette longue attente de toute une journée, qu'il lui tardait de se mettre à l'abri de son petit garage de maison bourgeoise.

Les jumeaux avaient enlacé la sœur et ménageaient une bulle de chaleur, l'arrondissant autour de l'adolescente larmoyante, la protégeant contre toute attaque possible. Ils partageaient le même désir monstrueux : que leurs parents disparaissent tous deux de leur vie. À jamais.

« Tiens, où sont-ils passés, les enfants ? », éructa une voix si reconnaissable entre toutes qu'elle leur était devenue insupportable. Ainsi revenaient-ils ensemble, tels deux noyés éreintés par un pénible naufrage à travers la mer, se soutenant l'un l'autre. C'était le temps qu'il avait fallu pour que l'hydre à deux têtes se rassemble et, là, elle se dressait dans tout l'horizon, barrant la plage déserte. Dans un long balancement de leurs corps réunis, ils avançaient péniblement (s'étaient-ils battus ?) pour s'arrêter devant les serviettes et les restes du repas désertés. Sans plus se soucier de la disparition de leurs enfants, ils s'assirent. En tête à tête, ils fumèrent une cigarette et finirent la bouteille de vin. Comme si de rien n'était.

Ils ne parlaient pas, mais leur regard était de braise, comme éclairé par quelque sentiment refoulé. Au moment où leurs bras se frôlèrent, comme l'auraient fait ceux de nouveaux amants, la petite sœur ferma les yeux. Elle ne pouvait supporter de voir ainsi solidaires ces corps qui se heurtaient, s'entraient sans cesse. Comment était-il possible qu'ils se tinsent là, devant eux, sans se soucier d'eux, en amoureux tendres, presque crédibles ? Dans un mouvement commun, V et K tournèrent la tête vers la voiture qui frémissait. La lueur de leur regard sanguinaire s'adressait aux témoins de leurs dissidents, qu'ils désiraient avortés, disparus, mort-nés, tous les trois.

Nous étions ce ciment dont les parents étaient allergiques.

Comme un seul homme, C et D rejoignirent leur petite sœur dans le déni.

La porte de leur âme se ferma et ils se changèrent en statues de sable.

MARIE PASCAL est professeure adjointe à King's University College (Western University). Spécialiste de cinéma et de littérature québécois, elle s'intéresse aux questions de la marginalité, de l'abjection et de l'adaptation cinématographique.